

Vendredi saint (10 avril 2020)

Les récits du Golgotha dans l'évangile selon saint Jean

Avec ces textes, après le procès de Pilate, nous entrons dans la Passion proprement dite.

Le récit johannique ne rapporte pas des événements étonnants à la manière des synoptiques comme le rideau du Temple qui se déchire ou l'obscurité sur toute la terre au moment de la mort de Jésus ou bien le tremblement de terre. Pas même la phrase du centurion : « Vraiment cet homme était le Fils de Dieu », comme chez Marc et Matthieu ou bien : « Cet homme était un juste » comme chez Luc. Tout dans son récit est vraisemblable. Pourtant le récit n'est pas lisse. Il n'est pas une chronique. Au contraire, il sature de symbolique et comprendre c'est entrer dans cette symbolique.

Il faut souligner, aussi, que Jean évite les scènes de dérision ou la mention de la violence contre Jésus. On peut dire que, dans le quatrième évangile, la mort de Jésus est paisible.

Nous commençons la lecture.

17 Portant lui-même sa croix, Jésus sortit et gagna le lieu-dit du Crâne, qu'en hébreu on nomme Golgotha. 18 C'est là qu'ils le crucifièrent ainsi que deux autres, un de chaque côté et, au milieu, Jésus.

- C'est très brièvement dit. Mais il est bien dit que c'est Jésus qui porte lui-même sa croix. De même qu'il a éliminé le baiser de Judas, Jean élimine l'aide apportée par Simon de Cyrène. Littéralement, Jésus n'a besoin de personne pour accomplir sa mission. Ainsi, on peut dire qu'il n'y a pas chez Jean de « chemine de croix ». On passe directement du palais de Pilate, qui est le lieu de la condamnation, au Golgotha, qui est le lieu de l'exécution. Par ailleurs, le récit johannique ne montre pas un Jésus souffrant ou comme chez Marc en déréliction. C'est un Jésus souverain, qui conduit les événements.
- Le lieu est clairement désigné « le lieu-dit du crâne » ; on dira en latin « calvaire ». Et Jean donne le mot hébreu : « Golgotha ». Cette pratique est dans ses habitudes.
- « Ils » le crucifièrent. A l'évidence, il s'agit des soldats romains, mais Jean ne prend pas la peine de le dire. Et rien n'est décrit de la crucifixion, sinon que Jésus est crucifié avec deux autres - dont rien n'est dit. Il n'y a ni bon ni mauvais larron. Aucun n'insulte, mais l'autre ne fait pas, non plus, de demande du paradis. Simplement il est précisé que Jésus est « au milieu ». Cela renvoie sans doute, une fois encore, à sa souveraineté.

19 Pilate avait rédigé un écriteau qu'il fit placer sur la croix : il portait cette inscription : « Jésus le Nazôréen, le roi des Juifs. » 20 Cet écriteau, beaucoup de Juifs le lurent, car l'endroit où Jésus avait été crucifié était proche de la ville, et le texte était écrit en hébreu, en latin et en grec. 21 Les grands prêtres des Juifs dirent à Pilate : « N'écris pas "le roi des Juifs", mais bien "cet individu a prétendu qu'il était le roi des Juifs". » 22 Pilate répondit : « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. »

- Le détail mis en exergue est l'écriteau, que l'on plaçait au-dessus de la tête du condamné pour dire à la fois son identité et le motif de sa condamnation : « Jésus de Nazareth, le roi des Juifs ». C'est ainsi qu'on aura l'acronyme bien connu : « INRI ».
- Jean souligne d'abord que « beaucoup de Juifs le lurent ». La royauté de Jésus est donc connue de beaucoup ! Par ailleurs, il précise que c'est écrit en hébreu, en latin et en grec - ce qui est peu vraisemblable, mais dit l'universalité, en fait, de la royauté de Jésus. La condamnation et la crucifixion étaient romaines, le texte probablement donc en latin.
- Les versets 21 et 22 reprennent l'opposition entre Pilate et les grands prêtres, si marquée pendant le procès devant Pilate. Ceux-ci protestent : Il n'est pas le « roi des Juifs », mais il s'est dit le « roi des Juifs ». Et Pilate rétorque : « Ce que j'ai écrit est écrit ». C'est bien Pilate, le païen, qui dit la vérité sur le roi des Juifs et non les Juifs, qui renient leur foi juive !

23 Lorsque les soldats eurent achevé de crucifier Jésus, ils prirent ses vêtements et en firent quatre parts, une pour chacun. Restait la tunique : elle était sans couture, tissée d'une seule

pièce depuis le haut. 24 Les soldats se dirent entre eux : « Ne la déchirons pas, tirons plutôt au sort à qui elle ira », en sorte que soit accomplie l'Écriture : *Ils se sont partagé mes vêtements, et ma tunique, ils l'ont tirée au sort.* Voilà donc ce que firent les soldats.

- La scène est bien connue, mais Jean la développe. Chez Marc, on a simplement : « Alors ils le crucifient, puis se partagent ses vêtements, en tirant au sort pour savoir la part de chacun ». Et ni Matthieu ni Luc n'ajoutent quoique ce soit. Si donc les synoptiques rapportent la coutume, sans plus, Jean lui donne une portée fortement symbolique.
- Jean parle d'abord des quatre parts concernant les vêtements : il y a donc quatre soldats. Le nombre ordinaire pour une crucifixion. Puis il mentionne la tunique. C'est elle qui est tirée au sort. Il est précisé qu'elle est « sans couture », qu'elle est « tissée d'une seule pièce depuis le haut ». Souvent on voit là un symbole de l'Église. C'est possible, mais l'attestation n'est pas claire. Ajoutons qu'une tunique sans couture n'est ni particulièrement rare, ni extraordinairement onéreuse. En fait la distinction entre les vêtements et la tunique a pour but de souligner qu'il y a eu tirage au sort et cela permet d'introduire la citation : « Ils se sont partagés mes vêtements et ma tunique ils l'ont tirée au sort ». Le texte est tiré de la traduction grecque, que l'on appelle la « Septante ». Le sens du passage est donc que dans la Passion de Jésus se réalise l'Écriture. Redisons que ces précisions sont propres à Jean.

25 Près de la croix de Jésus se tenaient debout sa mère, la sœur de sa mère, Marie, femme de Clopas et Marie de Magdala. 26 Voyant ainsi sa mère et près d'elle le disciple qu'il aimait, Jésus dit à sa mère : « Femme, voici ton fils. » 27 Il dit ensuite au disciple : « Voici ta mère. » Et depuis cette heure-là, le disciple la prit chez lui.

- Cette scène est unique. Cependant son point de départ : la présence de femmes au Golgotha est bien attestée par les synoptiques, qui ne mentionnent ni la mère de Jésus, ni sa soeur.
- Il y a, sans doute, à la base du texte une donnée historique. Le disciple « bien-aimé », Jean, l'auteur du quatrième évangile et le fondateur de la communauté johannique, qui est un notable de Jérusalem, a recueilli chez lui, et donc à Jérusalem, la mère de Jésus après sa mort. Les témoignages convergent pour dire que Marie est morte à Jérusalem. Ephèse est une légende.
- Jean ne dit pas le nom de « Marie », comme aux noces de Cana il dit : « la mère de Jésus », qui, dès lors, est un véritable titre. De même, dans les deux passages, Jésus interpelle sa mère en lui disant : « Femme ! ». Ce qui n'a rien de péjoratif. Au contraire, mais est singulier pour un fils parlant à sa mère.
- Il y a un souci filial de Jésus. Et Jean s'occupera effectivement de Marie après la mort de Jésus. Mais, le texte va plus loin. Il signifie que tout disciple de Jésus reçoit Marie pour mère. Il faut souligner que ce n'est pas Marie qui reçoit le disciple chez elle, mais bien l'inverse, c'est le disciple qui reçoit chez lui la mère de Jésus. La portée de ces quatre lignes a été immense dans la tradition chrétienne.

28 Après quoi, sachant que dès lors tout était achevé, pour que l'Écriture soit accomplie jusqu'au bout, Jésus dit : « J'ai soif » ; 29 il y avait là une cruche remplie de vinaigre, on fixa une éponge imbibée de ce vinaigre au bout d'une branche d'hysope et on l'approcha de sa bouche. 30 Dès qu'il eut pris le vinaigre, Jésus dit : « Tout est achevé » et, inclinant la tête, il remit l'esprit.

- Jésus sait que « tout est achevé » - il faut noter que cet « achèvement » se réalise par la parole à sa mère et au disciple. Elle est donc essentielle.
- L'« achèvement » passe par l'« accomplissement » de l'Écriture. Jésus dit : « J'ai soif ». Il ne faut voir là une citation particulière. En fait, c'est toute l'Écriture qui est « accomplie ».
- Il faut insister sur le fait que c'est Jésus qui déclenche la réaction des soldats. A la différence du récit synoptique : Jésus est le souverain qui conduit les événements.
- Jean donne le détail : il y a la cruche, remplie de vinaigre, une éponge qu'on va imbiber de vinaigre et une branche d'hysope. Cette branche d'hysope, qui remplace le « roseau » des synoptiques, est symbolique : elle renvoie à la Pâque juive. D'ailleurs, elle est trop faible pour l'usage qu'on veut en faire. L'action est de part en part symbolique.

- Il faut noter que Jean ne précise pas que les acteurs de la scène sont les soldats. Jésus concentre toute l'identité du sujet de l'action.
- Jésus boit et dit : « Tout est achevé ». Puis il incline la tête et « remet l'esprit ». Le contraste avec l'évangile de Marc est total. Pas de cri, pas de citation de psaume, qui exprime la dérélliction. La mort de Jésus dans saint Jean est paisible, maîtrisée et elle se conclut par le don de l'Esprit -car, bien sûr, il ne s'agit pas seulement de l'acte de mourir.
- On n'a pas directement dans la narration du Golgotha le vocabulaire de l'élévation et de la glorification, qui a été largement utilisé dans le corps de l'évangile, mais les événements y correspondent parfaitement.
- Il faut souligner, enfin, qu'il n'y a nul commentaire de la mort de Jésus. Contrairement à Marc et Matthieu où le centurion affirme que Jésus est « fils de Dieu » et chez Luc qu'il est « un juste ».

31 Cependant, comme c'était le jour de la Préparation, les autorités juives, de crainte que les corps ne restent en croix durant le sabbat – ce sabbat était un jour particulièrement solennel –, demandèrent à Pilate de leur faire briser les jambes et de les faire enlever. 32 Les soldats vinrent donc, ils brisèrent les jambes du premier, puis du second de ceux qui avaient été crucifiés avec lui. 33 Arrivés à Jésus, ils constatèrent qu'il était déjà mort et ils ne lui brisèrent pas les jambes. 34 Mais un des soldats, d'un coup de lance, le frappa au côté, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. 35 Celui qui a vu a rendu témoignage, et son témoignage est conforme à la vérité, et d'ailleurs celui-là sait qu'il dit ce qui est vrai afin que vous aussi vous croyiez. 36 En effet, tout cela est arrivé pour que s'accomplisse l'Écriture : *Pas un de ses os ne sera brisé* ; 37 il y a aussi un autre passage de l'Écriture qui dit : *Ils verront celui qu'ils ont transpercé*.

- Cette scène est propre à Jean. Les synoptiques l'ignorent entièrement. Elle vise tout entière à assimiler Jésus à l'agneau pascal. C'est un grand thème johannique : Jésus est l'« Agneau de Dieu ». C'est, au seuil de l'évangile, le témoignage de Jean Baptiste, qui le désigne ainsi à ses disciples qui deviennent, alors, disciples de Jésus.
- Le « crurifragium », le fait de briser les jambes des crucifiés pour accélérer leur mort, est bien attesté. Les soldats exécutent l'ordre de Pilate à la demande des « autorités juives ». Il ne faut pas, en effet, que des morts restent pendus au bois pendant le sabbat. Et ce sabbat est d'autant plus solennel que, chez Jean, il coïncide avec la Pâque.
- En fait, ils commencent par les deux autres condamnés, qui ne sont pas encore morts, et arrivent, en dernier à Jésus, qui est mort. Et donc les jambes de Jésus restent intactes. Cependant, un des soldats donne un coup de lance, qui peut être assimilé au coup de grâce.
- Il sort, « aussitôt », du côté de Jésus, du sang et de l'eau. Cela s'explique parfaitement au plan physique. L'eau est le liquide contenu dans les poumons. Mais, bien sûr, pour l'évangéliste, cela a une portée symbolique très forte. Du côté de Jésus jaillissent le vin de l'eucharistie et l'eau du baptême.
- Qu'il s'agisse là d'un événement à forte connotation symbolique est confirmé par le « témoignage » de « celui qui a rendu témoignage » - le Disciple bien-aimé bien entendu. A noter l'insistance sur le fait que c'est « vrai » et que c'est témoigné pour que « vous » croyez. L'évangéliste s'adresse directement aux lecteurs de l'évangile.
- Une nouvelle fois il est fait référence à l'Écriture qui s'accomplit. Il y a une citation : « Pas un de ses os ne sera brisé » en référence au fait que les soldats n'ont pas pratiqué le crurifragium sur Jésus. S'y ajoute une autre : « Ils verront celui qu'ils ont transpercé » en référence au coup de lance du soldat.

38 Après ces événements, Joseph d'Arimateie, qui était un disciple de Jésus mais s'en cachait par crainte des autorités juives, demanda à Pilate l'autorisation d'enlever le corps de Jésus. Pilate acquiesça, et Joseph vint enlever le corps. 39 Nicodème vint aussi, lui qui naguère était allé trouver Jésus au cours de la nuit. Il apportait un mélange de myrrhe et d'aloès d'environ cent livres. 40 Ils prirent donc le corps de Jésus et l'entourèrent de bandelettes, avec des aromates, suivant la manière juive d'ensevelir. 41 A l'endroit où Jésus avait été crucifié il y avait un jardin, et dans ce jardin un tombeau tout neuf où jamais personne n'avait été déposé.

42 En raison de la fête juive de la Préparation, et comme ce tombeau était proche, c'est là qu'ils déposèrent Jésus.

- On a Joseph d'Arimatee dans les synoptiques, qui fait la demande à Pilate de prendre le corps de Jésus. Marc le qualifie de « membre distingué du Sanhédrin, qui est dans l'attente du royaume de Dieu ». Luc précise qu'il est « un homme bon et juste ». Chez Jean il est disciple de Jésus, mais en cachette « par crainte des Juifs ».
- Cependant la grande originalité de Jean est d'adjoindre à Joseph, Nicodème, personnage exclusivement johannique. L'évangéliste rappelle sa visite nocturne à Jésus au début de l'évangile. C'est lui qui apporte « un mélange de myrrhe et d'aloès, d'environ cent livres ». Ce qui est considérable.
- Tous deux prennent le corps de Jésus et procèdent aux usages funéraires traditionnels chez les Juifs avec des bandelettes et les aromates. Puis, ils déposent Jésus dans un tombeau neuf, « où jamais personne n'avait été déposé » ; ce tombeau est dans un jardin à proximité du lieu de l'exécution.
- Tous ces détails soulignent la dignité de cette sépulture. Le corps de Jésus n'est pas jeté à la fosse commune des condamnés, mais véritablement honorés et par des membres du Sanhédrin.
- L'évangéliste conclut en insistant : « En raison de la fête juive de la Préparation, et comme ce tombeau était proche, c'est là qu'ils déposèrent Jésus ».

C'est ainsi que s'achève le récit de la Passion chez Jean. On aura constaté que la narration des événements est sobre, mais qu'en revanche la charge symbolique est très forte. C'est bien la marque de Jean, du quatrième évangéliste.